

Hélène Harbec, Lise Gaboury-Diallo, Maurice Soudeyns

Jacques Paquin

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2014). Compte rendu de [Hélène Harbec, Lise Gaboury-Diallo, Maurice Soudeyns]. *Lettres québécoises*, (154), 46–47.

☆☆☆☆ ½

HÉLÈNE HARBEC

L'enroulement des iris

Montréal, Noroît, 2013, 114 p., 19 \$ (papier), 13,99 \$ (PDF).

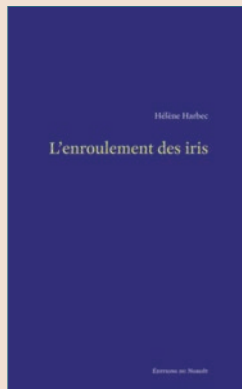
Le cœur en vrille

L'intitulé du recueil d'Hélène Harbec prédispose le lecteur à s'aventurer à l'intérieur d'un espace qui tourne continuellement sur lui-même.

Notre époque semble propice à des pratiques poétiques qui trouvent leur lieu d'expression dans les nuances de gris (non, pas celles de ce roman à succès) ou encore dans les interstices, forçant ainsi le lecteur à négliger le « sol apparent » (Gilles Cyr), qui obligent à faire un pas de côté pour saisir des sensations ou des objets qui se dérobent à une compréhension immédiate ou linéaire. Hélène Harbec, qui en est à sa première publication au Noroît, signe un recueil qui reflète ce choix esthétique. L'objet demeure au premier abord quelque peu énigmatique, car on ne sait pas si l'iris du titre est une fleur ou la partie anatomique de l'œil, avant de comprendre que la poète ne choisit pas forcément entre les deux, car « [r]oule l'œil/et son noir/de noire enceinte » (p. 41). Quant à la référence florale, elle suscite une méditation sur ce qui peut encore surgir à la suite d'un repli total sur soi, une question cruciale qui préoccupe la poète :

*Et s'enroulent les iris
l'un après l'autre,
serrant de plus en plus fort
tout leur tissu de couleurs.
Est-ce à dire qu'il ne reste
que l'âme de la fleur
dans ce point fermé rachitique,
est-ce à dire que d'un point
rachitique
une journée peut éclore ?* (p. 39)

Le titre de section « Sans désir de relief » résume bien l'expérience de lecture à laquelle nous convie la poète. C'est par la mise à ras des émotions et des sensations, perceptible par les formes négatives et les répétitions, que se construit peu à peu cette démarche de dévidement en vue d'atteindre le point nodal le plus infime de soi. Le trop-plein comme le superflu sont mis de côté, sauf si cela doit être « si gris de présence/et de de relief » (p. 93). Mais les aspérités de l'âme, quant à elles, se manifestent à chaque vers : « Il n'y a pas de morceaux d'âme / Même brisée elle est entière dans ses rebords tranchants. » (p. 64) La locutrice est suspendue voire pendue à un mince fil, où les vers eux-mêmes, découpés à la verticale, montrent la voie vers le centre de la spirale. Jusqu'aux « points de suspension » qui expriment cet état d'inachèvement. Le monde du dehors et celui de dedans ne sont séparés que par une mince cloison, comme cette maison vide dans laquelle déambule de pièce en pièce cette femme, elle aussi tout aussi abandonnée. Ne reste plus, à celle qui s'étonne d'exister, que les pulsations des mots parfois réduits à un point typographique. Tout simplement admirable.



HÉLÈNE HARBEC

☆☆☆☆ ½

LISE GABOURY-DIALLO

Confessions sans pénitence

Saint-Boniface, du Blé, coll. « Rouge », 2013, 128 p., 26,95 \$.

Un monde interlope

Lise Gaboury-Diallo brosse un portrait percutant de personnages qui ont choisi le mal et qui s'en confessent sans gêne.

L'illustration de la couverture vaut le coup d'œil : elle montre un visage difforme qui semble tout droit tiré d'une bande dessinée aux atmosphères glauques. Le titre est repris avec des variantes typographiques qui envahissent toute la couverture dont la quatrième fait voir la photographie d'une bouche d'égout, près de laquelle a été jeté un cœur de pomme où une mouche vient de se poser. Cette image est tamponnée d'un « Avertissement au lecteur » qui pose les conditions de lecture : « Ni cure, ni antidote : quelques mots pour des maux ».

Des personnages louches

Ces *Confessions sans pénitence* sont livrées au lecteur par une galerie de personnages par qui le scandale arrive, tout aussi inquiétants les uns que les autres : l'étrangleur, le terroriste, le pervers, l'empoisonneuse, le violeur, l'éventreur, etc. L'illustrateur, Denis Lavigne, leur consacre à chacun un dessin réalisé au crayon, très expressif, à mi-chemin entre l'horreur que provoquent ces personnages et la caricature. Ces quarante portraits sont composés de personnages qui monologuent à tour de rôle, sans jamais essayer de se justifier. La poète a eu la sage idée de ne pas charger le portrait par des détails scabreux, justement pour éviter les jugements trop attendus. Elle ne cherche pas à provoquer la délectation du mal, ce qui les rendrait, elle et son lecteur, complices du voyeur, une des figures du recueil. Comme cette parole qu'elle donne au meurtrier :

*les instants tiquent
les secondes taquent
mon sens du timing
est élégant
incisif comme le scalpel
je ne dévie jamais
de la bourbe poisseuse
de ton abjecte et pure
peur qui m'attire* (p. 107)



LISE GABOURY-DIALLO

Heureuse idée que celle de fermer le cortège de ces monstres avec la « victime » qui a le dernier mot et sur laquelle se conclut sur le titre du recueil : « recevez mon dieu mes derniers mots ces / confessions sans pénitence » (p. 121).



Ce choix judicieux de ne pas refaire du Lautremon ou du Denis Vanier entraîne cependant la poète à utiliser un langage qui pêche parfois par un léger excès d'intellectualisme. L'usage du *je* n'arrive pas toujours à nous faire vraiment ressentir les personnages de l'intérieur, à pénétrer l'esprit tortueux de ceux qui vivent en marge de la morale commune. Lisant que « je potentialise l'effet du désir », le lecteur aura plutôt l'impression que c'est la poète qui livre un discours analytique sur le trafiquant, sujet de ce poème. Comme Barthes nous en avertissait, il y a parfois de faux *je* qui sont en réalité des *il*. Mais quand Lise Gaboury-Diallo s'abandonne à l'écriture, en troquant l'étude de personnages pour le rythme, le senti, elle est beaucoup plus efficace et l'expressivité de ces confessions d'autant plus crédible : une seconde prise / ma volupté s'enfonce en délire / pan-tois / / jouer de force pour enfin / dans cet instant / exister (« le violeur », p. 79).

☆☆☆

MAURICE SOUDEYNS

Mensis

Montréal, Pleine Lune, 2013, 59 p., 18,95 \$.

Quel mois sommes-nous ?

Relativement inconnu, mais toujours apprécié, Maurice Soudeyns s'est quand même taillé une place, légèrement à l'écart de cette grande table autour de laquelle se pressent des poètes en mal de reconnaissance.

Ce poète ne loge d'ailleurs à aucune enseigne éditoriale fixe (SGE, Hexagone, Triptyque, XYZ, Pleine Lune). On le croit sans doute léger, et il l'est assurément pour composer un recueil qui s'organise autour du cycle des saisons, consacrant un poème — et un seul — à chacune des divisions de l'année, dans une stricte observance de l'ordre des mois, les « mensis » du titre en question. Comme il l'admet lui-même dans l'épigraphe qui précède les poèmes, il chasse les mots



MAURICE SOUDEYNS

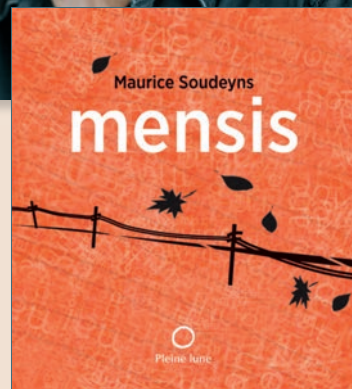
pour ensuite les nourrir « d'un mélange de sens et c'est tout et c'est bon pour moi » (p. 7).

Une soutenable légèreté

Mais admettons que le sujet, comme on dit, est bien mince. Ce recueil ne passera pas à l'histoire, on s'entend. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit mauvais. Justement. Il est léger, voilà tout et, de nos jours, la légèreté, en poésie j'entends, est suspecte. Légère cette poésie, soit. Mais avouez que d'imaginer Octobre joueur de poker ou Août en gourmand de sucreries a de quoi faire rigoler, non ?

*août est un mangeur
de babas au rhum
qui s'essuie les pattes
sur la page deux cent quarante-trois
du grand livre des saisons (p. 40)*

Mars est un être qui se libère de « sa cage de glace » et qui prépare un « gaspacho prestissimo / pour les quiscals et les merles » (p. 21). Les dessins qui accompagnent la plupart des recueils de Soudeyns et dont il est l'auteur traduisent à leur manière la malice des poèmes, avec les lettres du mois qui font partie du paysage de teintes vives qui rappellent les toiles de Kandinsky. Mais on n'encense pas la légèreté, on la laisse aller à sa guise. Et ça donne un petit objet avec pour seule prétention que de transmettre ces petits poèmes, comme une gâterie poétique pour chaque mois de l'année.



INFOCAPSULE

Hommage à Claudine Bertrand

Il est rare qu'une ville rende hommage à un poète. C'est pourtant ce qui est arrivé à Claudine Bertrand le 11 février dernier. La Ville de Saint-Eustache, service Arts et culture, a organisé un événement littéraire pour souligner ses talents d'écrivaine et sans doute aussi pour saluer son infatigable défense de notre littérature depuis trente ans.



La comédienne Claudine Thibault a fait une lecture à partir d'un montage de textes tirés d'une dizaine de recueils de la poète. Lus avec émotion, les poèmes étaient soutenus par la voix d'accompagnement d'Yves Choquette et ses improvisations musicales. Le tout s'est terminé à la bibliothèque Guy-Bélisle où Claudine Bertrand a reçu une gerbe de fleurs.